

petite maison de campagne, isolée sur un coteau, assise au milieu de quelques groupes d'arbrisseaux presque dépouillés de leurs feuilles.

C'était une soirée poétique ! La lune brillait au ciel comme un beau disque d'argent, sur une nappe d'azur parsemée d'or, et venait éclipser la pâle lumière d'une bougie qui vacillait sur un antique clavecin, placé dans la pièce principale de cette modeste habitation. Une jeune fille mariait habilement sa voix douce aux accords harmonieux de l'instrument, sans s'occuper d'une vieille femme qui se balançait nonchalamment dans une large bergère au fond de l'appartement.

— N'entends-tu rien, Julia, demanda tout à coup Mlle. Ledru, en interrompant la jeune fille au plus passionné de son chant ?

— Non, rien du tout.

Et la jeune fille continua.

Mlle. Ledru, prêta l'oreille du côté de la fenêtre.

— Ecoute, Julia, écoute donc, dit-elle en l'interrompant une seconde fois.

La jeune fille cessa ; Mlle. Ledru se leva et de sa fenêtre, elle aperçut une grande ombre qui s'agitait dans les branches. Mlle. Ledru était superstitieuse : elle frissonna.

— Julia, dit-elle, as-tu rêvé aux morts cette nuit ?

— Non ; mais comme vous êtes pâle !...

— C'est que... Mlle. Ledru eut honte de sa faiblesse, oh ! ce n'est rien ajouta-t-elle en maîtrisant son imagination ; c'est un souvenir qui a passé dans mon esprit.

Cette réponse eut son effet ; Julia y crut ; mais Mlle. Ledru n'oublia pas son ombre.

Vous n'avez pas connu Mlle. Ledru ? c'était une femme comme je n'en vois pas aujourd'hui. Vrai masque de théâtre ! En la voyant vous pouviez rire à perdre haleine ; elle valait pour le moins un de ces personnages ridicules qui jouent le premier rôle dans les caricatures. Imaginez-vous une tête longue et pointue, couverte de cheveux rougeâtres, dont les ondes épaisses après avoir passé sur un front plat et luisant venaient flotter sur des joues creuses et ridées ; deux yeux gris et perçants dont l'un allait à droite et l'autre à gauche, une bouche mal fendue et toujours entr'ouverte de manière à laisser voir une mâchoire privée de ses dents ; un nez pointu et fait en lucarne, une moustache assez fournie pour faire honte à celle de plusieurs de nos petits maîtres, une taille comme celle d'un grand pin sec et sans branches qui ne plie jamais sans casser..... n'est-ce pas qu'avec tous ces avantages, Mlle. Ledru pouvait se vanter d'être d'une nature rare !.....

Mlle. Ledru joignait à tout cela une langue de harpie et la malice d'une furie. Elle vivait avec un certain Mr. Michelon, à qui elle pouvait servir de servante, de ménagère et de gouvernante.

Je vais vous introduire Mr. Michelon.

C'était un homme de quarante ans pour le moins : célibataire entêté, aussi gros que long, bouffi de brandy, d'un appétit égal à sa gour-

mandise désordonnée, d'une avarice sordide toutes les fois qu'il ne s'agissait pas de sa passion favorite. Ses habits, son mobilier étaient les mêmes depuis vingt ans. Après tout que lui importait de songer à cela ?...

Mr. Michelon vivait loin de toute société ; il n'avait d'autre occupation, d'autre plaisir que celui de feuilleter de vieux volumes poudreux qu'il avait déjà lus vingt fois.

On a eu occasion de rencontrer de ces hommes toujours sombres, d'une humeur rebutante, qui ne rient jamais, repoussent la société d'un ami, ne s'occupent de personne, vivent comme s'ils étaient seuls dans le monde ; tel était Mr. Michelon, un vrai modèle en fait d'égoïsme.

Parmi le petit nombre de ceux qui se vouent au célibat, les uns sont forcés de céder à un caprice de la fortune ; c'est une triste nécessité ! les autres, qui n'ont pas à se plaindre du même inconvénient le font volontairement par préjugés, souvent même par haine pour tout ce qui tient du sexe : c'est une triste folie !

Vous n'avez jamais rien vu de plus insupportable qu'un célibataire de cette dernière espèce ! Je n'ai pas connu Mr. Michelon ; mais le portrait qu'on m'en a fait ressemble bien à l'original que j'ai rencontré une fois. C'était un célibataire de première force, un homme de trente ans tout au plus. Il vivait dans une misérable cellule, éloigné de toute communication. Jamais le sourire n'avait effleuré ses lèvres de glace ; toujours morne et pensif, toujours indifférent. Dans les rues vous le voyiez marcher la tête basse, ne prenant garde à rien, ne regardant, ne saluant personne ; et lorsqu'une inévitable nécessité le poussait dans une compagnie, il s'y comportait comme n'y étant pas. Si vous vouliez rire, vous n'aviez qu'à le placer auprès des dames ; autant eut valu présenter de l'eau à un hydrophobe. Il n'avait pas de posture fixe, toujours en mouvement ; on eût dit un homme assis sur des épines. Il ne disait jamais rien, ou tout au plus un *oui* ou un *non* bien court.

Mr. Michelon n'était pourtant pas encore rendu à ces excès ; il s'accordait encore passablement avec Mlle. Ledru, sauf les querelles ordinaires du ménage.

On conçoit qu'avec un couple de cette espèce une jeune fille comme Julia ne devait pas être trop à l'aise. C'était une belle enfant que Julia. Ce n'était pas une de ces beautés rares que l'on ne rencontre presque jamais dans le monde, ni une de ces beautés fictives que le romancier se plaît à embellir. Elle était belle, mais belle sans art ; belle, comme peut être une jeune fille élevée à la campagne, loin du monde, et sans prétention. Elle devait tout à nature ; ses beaux yeux bleus, ses joues d'un rose tendre, ses longs cheveux blonds et bouclés, sa taille élégante. L'ensemble de sa figure décelait le type véritable d'une douce mélancolie, conséquence nécessaire de l'éloignement du monde dans lequel on l'obligeait de vivre.

Julia était comme toute autre jeune fille de

son âge ; elle eut voulu profiter de la vigueur et des charmes de ses quinze ans, et s'en prévaloir dans le monde. Elle commençait à sentir l'aiguillon de ces douces passions de la jeunesse, elle eut aimé à en savourer les pures délices. Un cœur tendre et sensible n'aime-t-il pas toujours à partager ses inclinations, ses soupirs avec un autre ?..... Éloignée du monde, elle se le figurait comme un mélange de bonheur et de jouissances, sans penser du tout à ses peines, à ses inquiétudes ; elle eut désiré y briller comme le grand nombre de jeunes filles qu'elle voyait toujours heureuses, toujours gaies du fond de sa solitude.

Mais Mr. Michelon, bien secondé par Mlle. Ledru, ne raisonnait pas sur le même ton. Ennemi du monde lui-même, il voulait inspirer le même dégoût à la jeune fille. Il avait encore une meilleure raison. En éloignant la jeune fille de la société, il était bien possible qu'elle en perdît tôt ou tard le souvenir et qu'elle y renonçât pour le cloître. Alors son but était rempli : comme tuteur et seul parent de la jeune fille, il était presque certain d'hériter de ses biens. Pour parvenir plus facilement à son but, il l'entretenait dans la ferme persuasion qu'elle n'avait rien et qu'il l'élevait par charité.

Cependant, malgré la vigilance et la minutieuse attention qui la surveillaient, Julia n'avait pas été sans remarquer par sa fenêtre un beau jeune homme qui, depuis quelques jours, repassait toujours à la même heure et lui lançait des regards beaucoup moins qu'indifférents. Une fois ce jeune homme s'était approché tout près de sa fenêtre à travers les branches et lui avait accordé un sourire passionné. Julia avait rougi. Plus tard le jeune homme avait osé encore plus ; et Julia lui avait souri à son tour. Enfin il avait déclaré qu'il aimait et Julia n'avait pas paru indifférente, tellement que cet amour avait poussé des racines profondes dans le cœur de la jeune fille et n'avait fait que s'accroître dans ses chaînes.

Appelons le jeune homme Villebon et disons qu'il était l'ombre que Mlle. Ledru avait aperçue ; nos lecteurs l'eussent deviné d'eux-mêmes.

Julia, comme on peut le supposer, s'ennuyait plus que jamais dans son isolement, et déjà ce chagrin concentré qui la minait intérieurement, s'était répandu au dehors et avait laissé des traces profondes sur ses traits. Mr. Michelon s'en était bien aperçu ; il en avait fait part plusieurs fois à Mlle. Ledru qui l'avait toujours tranquilisé sur ses soupçons.

Toutefois Mr. Michelon n'était pas encore persuadé ; il revenait souvent sur le même sujet, ce qui impatientait Mlle. Ledru et occasionnait des querelles interminables.

— Je vous l'ai déjà dit, Mlle. Ledru, répétait toujours Mr. Michelon, Julia a quelque chose sur le cœur ; elle paraît être influencée par une terrible passion. Qui sait après tout si ce n'est pas l'amour qui la travaille ? Hein, Mlle. Ledru ?

— Mais vous badinez, Mr. Michelon ; l'a-